

## SUJET :

- 1) Résumé / : Vous résumerez le texte ci-dessous en 200 mots, (+/-10%)

Pour faciliter le travail de correction, merci d'écrire toutes les 2 lignes, et de signaler d'une barre verticale chaque ensemble de 20 mots

**Critères d'évaluation:**

- Repérage et reformulation des idées principales du texte
- Mise en évidence de la progression logique du texte
- Clarté, correction et précision dans la formulation des idées.
- Respect de l'énonciation
- Respect du nombre de mots dans les marges imposées.

- 2) Dissertation /12

E.MINKOWSKI écrit : « dans le passé, nous retrouvons la même marche du temps qui cherche à reprendre(...) ce qu'il a donné, qui cherche à y réduire progressivement tout au silence. Cette marche semble tout de même avoir perdu son impétuosité ; c'est dirait-on une marche « au ralenti », elle ne réduit que petit à petit, que progressivement ce qui y parle ; il lui faut « du temps », à elle aussi cette fois-ci pour pouvoir le faire. Aussi n'a-t-elle plus rien de terrifiant, de dramatique en elle ; au contraire, une atmosphère d'apaisement et même de sérénité philosophique s'en dégage ».

Votre lecture de Sylvie de G.de NERVAL, et, éventuellement, des deux autres œuvres du programme vous conduit-elle à souscrire à cette affirmation ?

**Critères d'évaluation :**

- Pertinence et précision des idées énoncées
- Pertinence et précision des analyses de l'œuvre / des œuvres
- Construction rigoureuse et cohérente de l'argumentation
- Qualité de l'expression

Merci de conserver la page d'en-tête de votre copie pour les commentaires.

Nous regardons en arrière et nous voyons le passé s'étendre derrière nous.

Il n'est guère possible de discuter ici si ce « en arrière » n'est qu'une métaphore. Pour ma part, je ne le crois pas. Il me paraît bien plus vraisemblable qu'il s'agit là d'une réelle rétrospection. Un jour peut-être, quand la phénoménologie de l'espace nous aura permis de mettre en relief la nature propre de « l'espace devant nous » et de « l'espace derrière nous » qui, si différents l'un de l'autre, se rejoignent néanmoins insensiblement et sans que nous puissions apercevoir leur ligne de jonction, peut-être un jour, dis-je, connaissons nous les caractères qui, issus d'une forme primitive, permettent de parler en suite d'un « devant » et d'un « en arrière » aussi bien pour le temps que pour l'espace vécus. Mais nous ne saurions aborder ce problème ici.

C'est le remords qui nous rend plausible la rétrospection dans la vie. Puis, la rétrospection, oublieuse de ses origines, oublieuse aussi de la propulsion qu'elle engendre primitivement, s'émancipe, semble-t-il, jusqu'à devenir une attitude autonome.

Elle nous mène vers le passé de l'oubli ou si l'on veut, vers « le passé » tout court. Quand nous regardons derrière nous, ce que nous découvrons d'abord, c'est la forme générale du passé dans sa tonalité particulière, c'est le royaume des ombres, de l'oubli, et du silence. Nous nous y égarons, car il y fait noir. Point de clarté ici, point d'horizon, mais tout au plus une perspective qui va se perdre dans les ténèbres de l'infini. On dirait même que ces ténèbres ne font que croître au fur et à mesure que nous cherchons à les percer ; comme un léger brouillard d'abord, ils se muent, pour finir, en une véritable nuit impénétrable ; le regard s'y enfonce comme dans une masse solide, mais n'y découvre rien. C'est une perspective obscure, sans horizon, sans bornes d'ailleurs aussi, puisque notre regard, fort peu soucieux et de notre premier souvenir et du fait que notre naissance qu'il ne connaît que comme fait biologique admis par analogie avec les autres êtres vivants, fuit, sans franchir le moindre obstacle, vers l'immensité de l'infini. Le passé individuel se confond, sans transition sensible, avec le passé en général.

Tel est le fond général que nous dévoile la rétrospection. C'est comme je le disais, *le passé de l'oubli*.

L'oubli n'est pas ici une défaillance de notre mémoire ; il a un sens positif ; c'est la grande règle du passé qui révèle que la rétrospection est avant tout *la règle de l'oubli*. Tout dans le passé subit l'usure du temps, tout y est fatalement voué à l'oubli. Nous avons beau reconstruire le passé, nous avons beau forger des hypothèses s'étendant sur des millions d'années en arrière, cela n'entame en rien l'intuition primitive du passé, intuition qui nous dit que, lorsque nous regardons en arrière, nous voyons les choses, quelle qu'en soit l'importance, s'acheminer lentement vers le silence éternel de l'oubli. C'est ce qui fait d'ailleurs que le passé dont nous parlons n'est point le néant, ni un succédané quelconque d'ordre spatial. Il y a du mouvement, il y a du dynamisme, il y a du temps en lui, il y en a dans la mesure justement où toute chose y est vouée à l'oubli. Le temps ainsi y sauvegarde sa nature ; il finit par reprendre ce qu'il a donné, il submerge fatalement ce qui a pu surnager un instant- et cet instant peut être des siècles- à sa surface. Aussi, loin de nous révolter, trouvons-nous dans la règle de l'oubli universel, un apaisement profond : c'est la paix du soir qui nous annonce la venue de la nuit.

Le devenir, comme nous le savons submerge tout sur son passage. Il a fallu rien moins que l'élan vital, que l'élan créateur (...) pour lui donner un sens et en même temps pour nous permettre de détacher quelque chose de précis de lui. Dans le passé nous retrouvons la même marche du temps qui cherche à reprendre, comme nous venons de le dire, ce qu'il a donné, qui cherche à y réduire progressivement tout au silence. Mais cette marche semble tout de même modifiée ici ; elle semble avoir perdu de son impétuosité ; c'est dirait-on, une marche « au ralenti », elle ne réduit que progressivement, que petit à petit ce qui y parle ; il lui faut « du temps », à elle aussi, pour pouvoir le faire. Aussi n'a-t-elle plus rien de terrifiant, rien de dramatique en elle ; au contraire, une atmosphère d'apaisement et même de sérénité philosophique s'en dégage.

C'est ce qui fait probablement aussi qu'elle supporte fort bien l'existence de faits, d'évènements isolés qui, comme découpés les uns par rapport aux autres, viennent se poser et s'aligner sur sa surface. Le passé, tout en les faisant s'acheminer vers l'oubli, se montre compatible- et c'est lui seulement qui possède cette faculté- avec l'existence de faits isolés. Sans même les connaître, nous devinons leurs contours dans ce passé, comme nous connaissons leur sort, leur mort lente et naturelle, dans ce même passé. Mais nous pouvons aussi les voir, nous pouvons du moins en voir quelques-uns sur le fond général de la « masse de l'oublié ». Ces faits passés, nous les regardons d'ailleurs sans surprise, trouvant tout naturel de les apercevoir ; nous les regardons sans que le moindre trouble, sans que le moindre problème s'élève en nous. N'est-il pas tout naturel que du moment qu'il y a du passé dans le devenir, nous soyons en état de le voir, de même que nous voyons du présent dans l'avenir ? Il faut une prémisse quelconque, comme celle par exemple que rien en dehors du présent ne nous ait donné de façon immédiate, pour que la sppection du passé devienne un problème pour notre raison. Par elle-même elle n'en contient aucun.

Nous voyons ainsi que le passé a une organisation tout différente de celle du présent et de l'avenir. C'est au fond une façon particulière de vivre le temps, façon dont nous essayons de préciser les caractères essentiels. Aussi le passé ne se laisse-t-il point ramener à la partie du temps qui a précédé le présent, comme on a coutume de le faire. C'est là peut-être une des façons les plus commodes de donner au passé une expression plus concrète et plus rationnelle. Mais ce n'est que cela, de même que l'oubli dans sa conception courante, c'est à dire en tant qu'oubli d'un nom ou d'une date, n'est qu'un cas particulier de l'oubli en général.